

# Chroniques

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **80 (1935)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## CHRONIQUES

### CHRONIQUE ITALIENNE

La *Rivista militare italiana* de décembre 1933 publie une étude du major d'infanterie Brenno Frenguelli intitulée : *L'infanterie dans les derniers 200 mètres*. Vu l'intérêt du sujet et persuadés d'intéresser nos lecteurs, nous en donnons ci-après un extrait.

(Réd.)

Par l'introduction de quelles armes et par l'emploi de quels procédés tactiques arrivera-t-on à diminuer l'immense tribut de sang que l'infanterie doit consentir pour se porter à distance d'assaut ? Tel est le problème que le major Frenguelli, notre distingué chroniqueur italien examine dans l'intéressant article qui fut éloquemment relevé par la presse militaire européenne.

L'auteur passe d'abord un rapide examen de l'évolution des procédés tactiques de l'infanterie parallèlement à l'évolution de son armement. D'abord armée uniquement du *fusil*, elle fait un emploi timide de la fortification de campagne et l'action de l'artillerie est modeste ; ses premières lignes d'attaque sont denses afin de s'assurer d'emblée la supériorité du feu. Avec l'apparition des *armes automatiques*, la défense est obligée d'utiliser le terrain et l'assaillant de diluer ses formations en largeur et en profondeur, de coordonner le feu et le mouvement et de préparer l'action de l'infanterie par l'intervention de masses toujours plus importantes d'artillerie. Puis, quand augmente la dotation en mitrailleuses, que les attaques ne réussissent plus, même préparées par plusieurs journées de bombardement, on inaugure — dans la recherche anxieuse de nouveaux procédés — la tactique des vagues, des concentrations de feux et des barrages mobiles. Mais, même ainsi, le mouvement offensif de l'infanterie est lent et difficile. Quand cette dernière atteint la zone meurtrière où son artillerie est obligée, par mesure de sécurité, de l'abandonner à son sort, l'insuffisance de son propre armement fait encore payer au fantassin un tribut de sang exagéré pour chaque mètre de terrain conquis. Les mitrailleuses lourdes le suivent avec peine, ses fusils-

mitrailleurs ne possèdent encore ni les qualités balistiques, ni une puissance de feu suffisantes ; ses armes à tir courbe — lance-mines — n'existent qu'en petit nombre et à l'état rudimentaire. Les offensives n'obtiennent que des succès locaux en disproportion avec les sacrifices consentis et n'aboutissent qu'à de nouvelles stabilisations dans les tranchées.

Le major Frenguelli résume tout ceci de la manière suivante :

les armes automatiques à tir tendu sont nettement à l'avantage du défenseur et non celui de l'assaillant ;

l'infanterie doit disposer d'armes lui permettant de vaincre seule les obstacles qu'elle rencontre dans la phase du combat précédant l'assaut, alors que les feux d'artillerie ne peuvent plus se plaquer devant elle.

L'auteur en arrive ainsi à parler des deux théories typiques issues de l'expérience de la grande guerre : *l'une*, niant la possibilité de toute action rapprochée, prétend qu'ou bien la défense est anéantie (et alors la lutte rapprochée n'existe plus) ou bien ses feux empêchent l'assaillant de se porter à distance d'assaut ; *l'autre* pouvant se synthétiser dans l'aphorisme « l'infanterie occupe les positions que l'artillerie a conquises par le feu ». Ces deux théories, différentes en leur énoncé, mais identiques en leur substance, proviennent d'une double erreur : l'insuffisance de l'armement et des procédés tactiques de l'infanterie — qui du reste s'améliorent rapidement — et le fait d'admettre que l'artillerie puisse à elle seule tout détruire, défenses et défenseurs. L'expérience de la guerre a pourtant démontré le contraire et, pour corroborer cette affirmation, le major Frenguelli cite la bataille de la Somme — juillet 1916 — où l'erreur de surestimer les effets des tirs de l'artillerie fut payée chèrement par les Anglais.

L'auteur relève ensuite, à l'opposé de ces théories, les nouvelles tendances manifestées en Allemagne (et dont la *Militärwochenblatt* se fait le porte-parole) sur l'opportunité qu'il y aurait d'attribuer à la division un quatrième régiment d'infanterie afin de mettre en rapport sa puissance offensive avec les possibilités dont elle dispose en feux d'artillerie.

Pour conclure ce que l'on peut appeler la première partie de son étude, l'auteur affirme que les nouvelles armes et les nouveaux moyens de destruction confirment l'infanterie dans sa situation de « reine des batailles ». Aujourd'hui comme hier, comme demain et comme toujours, c'est le fantassin qui sanctionne la victoire.

Après cela, le major Frenguelli étudie quelles caractéristiques

aura la bataille future et se demande si l'expérience de la dernière guerre peut être utilisée à définir les procédés tactiques et les armements que devrait avoir l'infanterie. Cet examen se limite à la guerre de mouvement comme étant celle en vue de laquelle s'orientent les préparatifs d'à peu près tous les états-majors. Abandonnant l'hypothèse de la bataille de rencontre <sup>1</sup>, actuellement impossible du fait des moyens d'observation aériens et terrestres et à cause du fonctionnement des services de renseignements, l'auteur considère le cas le plus probable où l'un des deux adversaires adopte d'emblée une attitude défensive tandis que l'autre se porte à l'attaque. Etant donné que l'infanterie de la défense organisera le terrain, ne serait-ce que sommairement, qu'elle répartira irrégulièrement et en échiquier ses armes automatiques — actuellement en plus grand nombre et plus puissantes — les masquant et les couvrant le plus possible, il en résultera pour l'infanterie assaillante des difficultés identiques à celles de la dernière guerre. Les modestes succès des Japonais dans leur dernier conflit avec la Chine sont une preuve irréfutable de ce fait et démontrent l'insuffisance de l'appui d'artillerie et le danger qu'il y a à surestimer la valeur morale insuffisamment appuyée par le feu. L'esprit agressif si développé de l'infanterie japonaise, dépourvue de moyens matériels proportionnés, s'est brisé au contact des moyens plus modestes encore de la défense chinoise qui avaient survécu à l'ouragan de bombardements terrestre, naval et aérien.

Les chiffres de dispersion des tirs de l'infanterie et la zone d'efficacité des éclats d'obus (distance de sécurité) fixent à une profondeur moyenne de 200 mètres la distance que l'infanterie doit traverser par ses *propres moyens* avant d'arriver au corps à corps. Sur cette donnée, le major Frenguelli examine les procédés tactiques et les armements utilisés depuis la guerre dans les principales armées d'Europe pour permettre à l'infanterie de traverser cette zone sans trop de pertes. Tendances générales : guerre de mouvement à caractère nettement offensif. Pour l'infanterie, raréfaction des hommes sur le champ de bataille, dispersion en petits groupes sans idée d'alignement entre eux et avançant le plus rapidement possible le long des voies d'accès les plus faciles ; importance prépondérante du feu comme condition indispensable au mouvement, d'où large attribution d'armes automatiques lourdes et légères et d'artillerie légère ; coopération maximum du feu et du mouvement.

Le major Frenguelli examine ensuite systématiquement les

<sup>1</sup> Formule passe-partout des grandes manœuvres helvétiques. (Réd.)

principes tactiques actuellement en vigueur en France, Allemagne, Yougoslavie, Angleterre et Italie ainsi que l'organisation du bataillon d'infanterie qui dérive de ces principes.

De cet examen, il ressort en toute évidence que les théories sont bien différentes quant à la collaboration feu-mouvement. Tandis que l'Angleterre, l'Italie et la Yougoslavie ont dans la section des éléments distincts de feu et de mouvement (mitrailleuses légères et fusiliers), l'Allemagne et la France ont réuni le feu et le mouvement dans le groupe ou l'escouade. Les Français considèrent le mouvement comme dépendant exclusivement du feu et le feu comme un élément déterminant de la victoire tandis que, dans les autres armées, le feu est considéré comme étant un des moyens de faciliter le mouvement des fusiliers chargés de l'assaut et du succès final. Quant à l'armement du bataillon, on peut affirmer que toutes les armées considérées se trouvent à peu près dans les mêmes conditions : largement pourvues d'armes à tir tendu (fusils-mitrailleurs, mitrailleuses légères et lourdes, canons d'infanterie), peu ou rien n'a été fait pour les doter d'une arme collective à tir courbe.

L'étude de l'organisation du bataillon italien fait encore mieux ressortir, selon le major Frenguelli, l'importance qu'il y aurait à posséder une telle arme à tir courbe. En effet, il affirme que les armes dont ce corps de troupes dispose sont insuffisantes pour lui assurer la possibilité de traverser ces 200 derniers mètres du terrain d'attaque et de pénétrer dans le dispositif de la défense adverse. La raison de cette insuffisance ? La tension de la trajectoire des mitrailleuses et la difficulté qui en résulte d'employer ces armes dans le tir par-dessus les troupes amies et dans leurs intervalles, la puissance de feu réduite du « trombocinno » et enfin les caractéristiques du canon de 65 qui l'apparentent plutôt à une artillerie divisionnaire qu'à un canon d'infanterie. La solution de ce problème réside, selon l'auteur dans l'adoption de deux types de lance-mines, l'un léger, l'autre lourd, au tir très courbe et à dispersion très réduite et d'une portée maximum de 800 m. pour le premier et de 1000 à 1200 m. pour le second.

Le major Frenguelli voit encore, comme autre nécessité pour le bataillon italien, le retour à l'escouade mixte comprenant fusiliers et fusiliers-mitrailleurs. La mitrailleuse légère n'influencera ainsi plus autant le mouvement des fusiliers (qui resteront toujours le facteur principal de l'attaque et du choc) mais avancera avec eux. Elle a les caractéristiques d'une arme de pénétration et non d'appui et la coordination du feu et du mouvement en sera beaucoup plus simplifiée comme la solution du problème des chefs de groupe en sera facilitée. En outre, l'escouade mixte, dans la

défensive, aura ainsi organiquement les éléments constitutifs d'un centre de résistance.

Enfin, après avoir insisté sur l'opportunité qu'il y aurait à décentraliser les armes lourdes et sur la nécessité d'affecter au régiment des armes anti-chars et anti-aériennes, le major Frenquelli décrit, telle qu'il la voit, l'organisation du bataillon d'infanterie et termine son article en relevant l'importance de la mission éducative, d'instructeur et de chef, qui incombe à l'officier d'infanterie.

Voici, brièvement résumé, le développement d'une étude très fouillée qui aborde un sujet particulièrement intéressant et d'une incontestable actualité.

(*Réd.*)

---

---

**CHRONIQUE FRANÇAISE**

---

Le départ du général Weygand. — Le général Gamelin. — Le général Georges.

Notre chroniqueur français aura sans doute l'occasion de revenir, plus en détail, sur la belle carrière du général Weygand et de ses successeurs, les généraux Gamelin et Georges.

En attendant, nous avons extrait de la *France militaire*, du 19. I. 35, à l'intention de nos lecteurs les lignes qui suivent :

**Le départ du général Weygand.**

La limite d'âge fixée à 62 ans pour les généraux de division, y compris les commandants de région, est portée à 65 ans pour les membres du Conseil supérieur de la guerre, et à 68 ans pour le vice-président de ce Conseil. On se souvient qu'avant 1914 tous les généraux de division, y compris ceux du Conseil supérieur et leur vice-président, quittaient le cadre actif à 65 ans. Les mesures actuelles sont plus logiques et permettent un meilleur aménagement du commandement supérieur.

Le général Weygand, qui a eu 68 ans le 21 janvier, va donc partir. On ne peut que s'incliner devant la règle qui évite des mesures de faveur ou de défaveur, dans lesquelles la politique pourrait se glisser et engendrer des malheurs. Mais, en voyant la tournure encore si jeune du général Weygand, en constatant sa force de résistance, ses déplacements fréquents en avion, chacun se dit que la France a en lui une réserve qui pourrait bien un jour être utilisée par le pays.

Le rôle que le général Weygand a joué pendant toute la guerre, aux côtés du maréchal Foch, lui a donné, à juste titre, une situation exceptionnelle en France et à l'étranger. Avoir été, pendant quatre ans et demi de guerre, le confident, l'homme de confiance, l'ami de celui qui a commandé toutes les armées alliées et qui a gagné la guerre, est un titre qui ne peut pas s'oublier.

La doctrine officielle est, bien entendu, que le chef d'état-major ne fait que transmettre les ordres de son général. La modestie du général Weygand lui fait dire, et même affirmer avec véhémence, qu'il n'a jamais été qu'un chef d'état-major consciencieux. Le public français ne croit ni la version officielle, ni les affirmations

du général Weygand. La France est convaincue que le compagnon de Foch a mêlé, d'une façon intime, ses pensées à celles de son chef ; qu'il a partagé, aux heures graves, ses craintes et ses hésitations ; qu'il a contribué aux résolutions hardies et aux décisions capitales. Cela est certain parce que c'est dans la nature humaine.

Entre deux hommes pensant de la même façon, vivant côte à côte des jours aussi tragiques que ceux de la guerre, les différences hiérarchiques s'estompent forcément, les pensées se communiquent et se fusionnent, l'action devient commune. La France associe le nom de Weygand à celui de Foch dans sa reconnaissance. Derrière le vainqueur de 1918, la France voit se profiler au second plan, modestement en arrière, celui qui fut son confident, parfois peut-être son conseiller. La postérité ratifiera ce jugement. Weygand dans l'histoire, aura sa part de la gloire de Foch.

Le prestige du général Weygand continua à augmenter après la guerre. Vainqueur en Pologne en 1920, habile administrateur de la Syrie, directeur des hautes études militaires, inspecteur général de l'armée, Weygand a réussi partout. Il a, en France, une grande popularité qu'il n'a jamais cherchée et qu'il mérite pleinement. A celui qui part, la France envoie un chaleureux merci.

\* \* \*

A celui qui arrive, la France adresse son salut très confiant. Le général Gamelin, qui normalement, va conserver pendant cinq ans et demi le poste de vice-président du Conseil supérieur de la guerre, a donné pendant toute sa carrière des preuves nombreuses de ses grandes qualités de chef. Il est pleinement qualifié pour commander.

\* \* \*

Chef de cabinet du général Joffre, au début des hostilités, puis chef du 3<sup>e</sup> bureau en juillet 1915, le commandant Gamelin, joua un rôle fort important dans les travaux du grand quartier général pendant les deux premières années de la guerre. Les souvenirs, parus récemment, d'un autre collaborateur du général Joffre, ont fait connaître discrètement, mais d'une façon certaine, la part prépondérante qui revient au commandant Gamelin, dans les décisions prises au début de septembre 1914, pour ordonner le demi-tour de l'armée française et l'offensive de la Marne.

Dans la troupe, le général Gamelin donna d'autres preuves de sa valeur. Commandant d'un bataillon de chasseurs alpins en 1911, il fut, pendant la guerre, à la tête de la 2<sup>e</sup> demi-brigade de chasseurs, puis de la 9<sup>e</sup> division d'infanterie. Ses succès en mars et avril 1918, devant Noyon, avec cette division, dans des



circonstances tragiques, puis l'offensive du 18 juillet et celle du 20 septembre sur la Vesle, sont connues de toute l'armée.

Après la guerre, le général Gamelin n'est pas resté inactif. Après un long séjour à la tête de la mission française au Brésil, il a commandé pendant trois ans au Levant, de 1925 à 1928. L'habile manœuvre qui a permis de débloquer Soueida et toutes les opérations de guerre qui ont suivi, donnent une idée des talents militaires du général Gamelin.

Nous entrons dans une période grave, dans les années cruciales a-t-on dit un jour. Il y a des nuages à l'horizon. La seule garantie sérieuse que peut avoir la France, le seul soutien de son action diplomatique, est d'avoir une armée forte, bien outillée, bien instruite, bien commandée. C'est avec une entière confiance que la France voit le général Gamelin placé à la tête de cette armée. La présence à ses côtés, comme major général, du général Georges, dont la haute valeur et les magnifiques services ont, depuis longtemps, retenu l'attention, ne peut qu'augmenter cette confiance.

Général de CUGNAC.